

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTRÉAL, 23 MARS 1895

No. 29

SOMMAIRE :

GRANDS EXEMPLES pour nos petites gens, *Duroc*. — POUR NOS MORTS, *Artisan*. — BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE, *Civis*. — L'UNIFORMITÉ DES LIVRES D'ÉCOLE, *Magister*. — LE DUEL, *Franc*. — A Travers la *Vérité*, *Orthodoxe*. — TESTAMENT COMIQUE, *Petit-Jean*. — L'ÉDITEUR AU TEMPLE, *Capucin*. — L'ANARCHIE des Honnêtes Gens, *Junius*. — LES LIVRES, 'La Petite Paroisse' par Alphonse Daudet, *Henri Ned*. — FEUILLETON : LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL, (suite) *René Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boîte 2184, Montréal.

PRIME A NOS ABONNES

Nous continuerons jusqu'au premier avril à donner à tous nos abonnés qui solderont intégralement le prix de l'abonnement jusqu'au premier janvier 1896, une belle prime de DIX morceaux de musique, cinq morceaux de chant et cinq morceaux de piano.

Nous adressons cette semaine des factures à tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré le 1er du présent mois.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement au plus tôt. Nous subissons en ce moment de rudes assauts, et nous avons besoin du concours actif de tous nos amis dans la grande lutte pour l'émancipation de notre peuple.

A. FILIATREULT

GRANDS EXEMPLES POUR NOS PETITES GENS

Nous avons signalé l'autre jour à cette même place le cas d'un jeune vicaire Desjardins qui avait, en pleine chaire, conseillé à ses ouailles le regret des méthodes de traitement scientifique de la diphtérie pour leur conseiller de s'en rapporter uniquement à St. Blaise.

"Lâchez là, disait-il, l'antitoxine et le sérum, et venez vous frotter la gorge sur les cierges bénis à tant la livre en l'honneur de St Blaise, et vous serez guéri."

Nous avons montré tout ce qu'il y avait de dangereux dans cette ligue du clergé contre la science, toute la responsabilité qu'encourageaient les fauteurs de cet autogonisme dans lequel la santé publique est en jeu.

Et nous déplorions que le clergé fit preuve d'aussi déplorables instincts et encourageât dans nos campagnes la résistance non seulement aux lois du pays mais encore aux lois de l'hygiène et de la protection générale.

Ne serait-ce pas plutôt, disions-nous, le rôle du clergé de marcher la main dans la main avec les autorités saitaires, de les encourager, de leur faciliter la besogne pour assurer aux fidèles la santé du corps avec la santé de l'âme.

Ce rôle glorieux du corps ecclésiastique, nous sommes heureux de n'être pas les seuls à le comprendre ainsi; et M. le vicaire Desjardins vient de recevoir une leçon dont il ne pourra pas se dissimuler la portée.

C'est dans le *Witness* que nous prenons notre information, et comme elle est tout à l'honneur du progrès catholique, on n'en suspectera sûrement pas l'origine et la bonne foi.

"Le *Sun* de Londres, dit le *Witness*, vient d'attirer l'attention du public sur une décision ecclésiastique provenant de la plus haute autorité.

"Un archevêque vient de lancer un règlement dans son archidiocèse, défendant d'admettre à la confirmation ou aux exercices préparatoires, les enfants qui n'ont pas été vaccinés ou qui n'ont pas été revaccinés depuis l'âge de sept ans."

Voilà au moins des décisions frappées au coin du bon sens pratique et patriotique.

Voilà l'entente de l'Eglise et de l'Etat comme nous la comprenons, dans le but du bien être général et de l'avantage de tous.

Quel différence entre ce langage d'archevêque et les niaiseries de ce petit vicaire !

Comprendra-t-il, enfin, quel rôle stupide il a joué !

Comment, voilà un haut dignitaire ecclésiastique qui n'hésite pas à subordonner la religion aux nécessités sanitaires du pays; qui fait d'une mesure purement civile une obligation religieuse pour donner son appui aux travaux de ceux qui veillent à la santé pu-

blique; quel beau rôle, il joue là, cet archevêque Walsh, et comme nos petits hommes, prendront du temps avant d'atteindre une pareille envergure !

Est-ce à dire qu'il faut désespérer ?

Non, mais il importe de ne pas perdre une occasion de mettre en regard la procrastination de notre clergé d'un côté et les grandes envolées du clergé moderne de tout le reste de la terre de l'autre côté.

On ne semble pas s'apercevoir ici que le clergé marche. Le fait est que chez nous, il est un peu comme tout le reste; suivant l'expression de M. Stegg, nous sommes arrêtés.

Dans la vieille Normandie, quand un enfant cesse de grandir et de profiter, que son cerveau et ses membres ne se développent pas, on dit qu'il est *noué*, qu'on lui a fait un nœud, ce qui l'empêche de continuer à avancer.

Eh bien, nous sommes *noués*, notre clergé est *noué*.

Que voyait on l'autre jour à Paris ?

Il y a deux siècles passés, le 18 février 1673, le curé de St-Eustache et l'archevêque Harlay de Champvalon refusaient aux restes de Molière l'entrée de l'Eglise. Sa femme Armande Bayard, accompagnée du curé d'Auteuil, courait jusqu'à Versailles afin d'obtenir des prières de l'Eglise pour le maître mort entre les bras de deux jeunes filles de la charité, mais c'était en vain, l'autorité religieuse ne voulut pas se laisser fléchir.

Et que voyons-nous, au bout de 222 ans ?

Le cinq mai dernier, le curé de St-Eustache, sur l'autorisation formelle, de l'Archevêque de Paris, célébrait une messe de mort pour l'immortel poète et, de pas un coin de la chrétienté ne s'élevait une voix parmi les catholiques pour blâmer l'Eglise d'associer ses prières à l'admiration du monde entier pour le comédien disparu.

Pendant ce temps, nos évêques bannissent les comédiens de Québec !

Nous sommes *noués*, vous dis-je.

DUROC.

POUR LES MORTS

Notre population a le plus profond respect pour ses morts, et leur apporte avec ferveur toutes les consolations que la religion catholique met à leur portée.

Cela se fait sans ostentation, sans bruit; chacun prenant soin de la mémoire de ceux qui lui sont chers et, aux époques anniversaires, conviant aux prières ceux qui ont conservé le souvenir des disparus.

Cela est très bien, très digne. Rien de mieux.

Eh bien, on a fait plus encore.

Les nombreuses associations de bienfaisance ou de secours mutuels qui existent dans notre ville, ont par

l'habitude, le jour de la fête patronale, de faire chanter un service pour leurs membres défunts, et cette cérémonie se célèbre en grande pompe.

Voilà bien des messes, n'est-ce pas, et personne ne songerait qu'on y pût rien ajouter.

Ce serait mal connaître le génie des distributeurs, sur cette terre, des avantages d'en haut.

A la dernière réunion d'une de nos sociétés canadiennes les plus riches, la Société des Artisans, il a été suggéré un plan pour assurer plus efficacement encore le salut spirituel des membres de la Société.

Le chanoine Bruchési a même fait un discours mirobolant pour boomer la Société des Artisans, en disant que cette société était l'une des plus belles et des plus florissantes du Canada. Ce qui est tout-à-fait notre avis.

Au dire du promoteur de l'idée, M. Archambault, on pourrait, au moyen de ce plan merveilleux, faire dire des messes mortuaires *spéciales* pour chacun des membres défunts pendant l'année, et créer une réserve en cas d'épidémie.

Le plan consistait à imposer une cotisation de 10 centins par membre par année pour les messes mortuaires.

Il y a onze mille membres dans la société.

C'était donc une carotte annuelle de \$1100, moyennant laquelle on prenait l'engagement de garantir aux défunts, en plus de leur montant d'assurance, un passage tout droit vers le ciel.

Mais il y eut des difficultés en travers du plan.

Les canayens commencent à y voir clair dans ces affaires-là, et la carotte était trop grosse pour passer.

Les artisans ont étouffé le projet et décidé que chacun s'arrangerait pour se faire dire ou pas dire des messes, comme il l'entendrait.

Mais le chanoine n'est pas content.

Pensez-y, un beau magot de onze cent piastres qui lui passe sous le nez.

ARTISAN.

BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE

Quel enterrement de première classe a subi ce beau projet de Bibliothèque Publique auquel pourtant tant d'honnêtes gens s'étaient ralliés avec joie.

Mais on n'en entend plus parler du tout, pas plus que s'il n'en avait jamais été question; c'est un étouffement en règle.

Voilà qui est déplorable et qui explique toutes nos défaillances.

Les tripotages des faiseurs d'argent municipaux ont, il y a deux ans bientôt, écrasé le projet dans

l'œuf, et il faut se demander aujourd'hui qui aura le courage de le ramener sur l'eau.

Car il faut un rude courage pour s'adresser à notre conseil-de-ville et lui demander quelques instants d'attention et quelques sous de bienfaisance en faveur d'une œuvre destinée à éclairer et à moraliser le peuple.

Ah, ça n'est pas dans la note, cela.

Parlez de bâtisses, de canaux, de trottoirs, vous aurez toujours l'oreille de quelqu'un qui a quelque chose à vendre ou à placer.

Mais parlez de consacrer quelques mille piastres sur les millions qui se gaspillent chaque année à créer un centre d'instruction et de récréation pour le peuple pour la jeunesse et l'âge mûr. Ah, on ne vous écoute plus. Soyez heureux si l'on ne se moque pas de vous en vous traitant de gobeur et de jobard.

Montréal, avec ses deux cent cinquante mille habitants, est la seule ville de cette importance sur le continent américain qui n'ait pas une bibliothèque publique.

Nous devrions en rougir.

Eh quoi, nous avons une population qui n'est certes pas moins intelligente qu'une autre, de quel droit la laissons-nous croupir dans l'ignorance et lui refusons-nous les moyens de grandir et de s'instruire?

Sorti de l'école, le jeune homme qui gagne sa vie à Montréal, n'a plus une occasion de conserver ses connaissances acquises ou d'en conquérir de nouvelles.

Pas une porte hospitalière ne s'ouvre à lui pour lui permettre de puiser les notions de la science moderne dont la jeunesse est si avide.

On s'étonne que les jeunes gens tournent mal, qu'ils fument, boivent et godaillent, et on accuse de tout cela la lecture des *dime novels*.

Mais, que diable voulez-vous que la jeunesse lise autre chose; elle lit ce qu'elle peut et ce qu'elle trouve. Elle n'a pas le moyen d'acheter du Montesquieu, du Carlyle ou du Spencer, elle se rabat sur ce qui lui tombe sous la main.

A qui la faute?

Aux prédicateurs en chambre qui ne donneraient pas un sou pour la fondation d'une bonne bibliothèque populaire et aux arriérés qui mettent tout en œuvre pour empêcher la jeunesse de s'émanciper.

Pour eux, l'éducation, c'est de l'émancipation; oui l'émancipation de la tartufferie et de la bigoterie, mais aussi le frein salutaire du calcul et de la raison.

J'ai là sous les yeux le rapport annuel de la Bibliothèque populaire de Toronto et je crois bon de faire connaître les magnifiques résultats obtenus, dans l'espoir qu'ils pourraient quelquefois décider nos

apathiques représentants du peuple à faire quelque chose pour leurs administrés.

La Bibliothèque centrale de Toronto et ses quatre succursales — soit cinq bibliothèques pour la ville — contiennent 89,248 volumes dont 8,000 pamphlets.

La Bibliothèque centrale contient à elle seule 77,000 volumes.

Le nombre de porteurs de cartes qui ont accès à ces quatre-vingt-dix mille volumes est de 42,788.

Il faut ajouter à cela les personnes qui, sans cartes, se servent de ces livres dans la salle d'étude qui est toujours pleine et doit former un contingent à peu près égal au premier.

Ces deux classes de personnes ont lu l'année dernière plus d'un demi-million de volumes.

Il est à noter que les romans ne composaient même pas la moitié de ce chiffre, mais seulement 46 p. c.

Les statistiques démontrent que la fréquentation des bibliothèques diminue le goût de la lecture des romans.

En 1889 la proportion des romans aux autres volumes demandés était de 56.3 p. c.

En 1894, elle est tombée à 46 p. c.

Il y a donc eu un gain de 10 p. c. en cinq ans.

La lecture des magazines, dans la même période, a augmenté de 3.3 p. c. à 12 p. c.

La proportion des jeunes gens aux adultes qui fréquentent la Bibliothèque a augmenté de 4.7 pour cent dans la période sus indiquée.

La garde de ces 90,000 livres et le service des lecteurs a coûté en chiffres ronds \$29,000 pour l'année 1894. Les salaires se sont élevés à \$12,000 pour la bibliothèque et ses quatre succursales.

Il a été expédié de sept à huit milles cartes postales pour réclamer des livres arriérés et il a été perçu \$1,005.59 d'amendes pour ces livres retenus; ce qui prouve le bon fonctionnement de l'entreprise.

Voyons, n'est ce pas admirable, ce résultat?

Penser que cent mille personnes, dans l'année, ont pu trouver un asile de l'esprit pour se confirmer dans leurs connaissances et pour les agrandir.

Supposons que sur ces cent mille personnes chacune n'ait trouvé qu'une seule idée, qu'un seul renseignement, n'ait appris qu'une chose ignorée; quelle somme énorme de connaissances répandue dans le peuple, semence pour la moisson future.

Quand donc notre ville se décidera-t-elle à dépenser \$30,000 aussi intelligemment que cela par année?

CIVIS.

Soldez votre compte d'abonnement au RÉVEIL jusqu'au 1er janvier prochain et vous recevrez dix morceaux de musique.

L'UNIFORMITÉ DES LIVRES D'ÉCOLE

Le succès véritable d'une école élémentaire est généralement en raison inverse du nombre de traités de ce et de ça, de manuels, d'aide-mémoire et de livres de texte qu'on met entre les mains des élèves. Tous ces livres soi-disant classiques, grammaires, arithmétiques, traités de style et d'art épistolaire, manuels d'agriculture, d'hygiène, et que sais-je? quelle utilité peuvent-ils avoir pour les enfants? Quels services peuvent-ils rendre aux professeurs?

Parlez de cela à des hommes vraiment compétents en matière d'éducation (et ils sont faciles à compter ici), tous vous diront que c'est de l'abondance stérile, et l'indice infallible d'un système méthodologique qui ne saurait même pas soutenir l'épreuve de la critique la plus indulgente. On n'a qu'à consulter sur ce point les plus grands génies qui ont daigné s'occuper d'éducation. Il suffirait de citer Platon, Comenius et Pestazzi.

Dupuis un grand nombre d'années, monsieur l'abbé Verrean, dont personne ne contestera la haute compétence basée sur de fortes études et une longue expérience, a souventes fois exprimé sa conviction que nous avons trop de livres dans les écoles; ses opinions sur ce point sont d'ailleurs bien connues des instituteurs de Montréal, et j'avoue humblement que je les partage sans restriction.

Avec ces montagnes de manuels indigestes, arides et rédigés en iroquois la plupart du temps, le maître, au lieu d'instruire, d'expliquer, de parler à l'intelligence de l'enfant, est trop exposé au danger de devenir une sorte de répétiteur, chargé de veiller à ce qu'on verse dans la mémoire de l'écolier tant de mots, tant de phrases, tant de pages, comme on verse de l'eau dans une tonne ou de la meunasse dans un baril. L'élève, lui, joue le rôle de phonographe; il répète le mot à mot sans trop savoir ce qu'il dit, et sans s'arrêter au sens.

J'ai rencontré l'autre soir un enfant de onze ans qui allait à l'école, je me dispense de nommer l'école, ne voulant pas faire de personnalités.

Le petit malheureux avait à apprendre par cœur pour la journée du lendemain une demi page de catéchisme, une réponse d'histoire sainte, un paragraphe d'histoire du Canada, un boniment de géographie, un bout de grammaire, et une leçon d'hygiène où on lui parlait d'oxygène, d'hydrogène et d'acide carbonique.

Je crois que j'en oublie. En effet, il y avait des devoirs écrits. Franchement, si les habitants de Lupata, auxquels on a prêté tant d'actions bizarres et d'idées extravagantes, se mettaient à critiquer sur le même ton ce qui se passe dans nos écoles, je crois que nous n'aurions pas les rieurs de notre côté. Quelle idée

d'aller parler d'*oxygène* et d'*anhydride carbonique* à des enfants de onze ans ? Je ne pouvais résister à la tentation de demander à l'enfant ce qu'il entendait par ces mots. Il n'en savait absolument rien, il apprenait ça par cœur, et voilà ! il ignorait même si les mots étaient français.

Il n'y a pas longtemps, une mère de famille canadienne m'a conté que dans une seule année elle avait acheté pour sa fillette trois livres de lecture anglais. L'enfant était ren 'n à la fin du troisième de la série, et n'avait pas encore commencé la traduction de la première phrase de cette série.

Qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'anglais est mal enseigné ? La méthode moderne s'oppose complètement à ce que l'élève dise seulement un mot sans qu'on lui en fasse comprendre immédiatement le sens, peu importe de quelle manière.

Si on pouvait supprimer toutes les grammaires et toutes les arithmétiques dans les écoles pour les remplacer tout simplement par des recueils d'exercices et de devoirs pratiques, sur lesquels les élèves doivent s'exercer à appliquer les règles *expliquées par le maître* et non par cœur dans un livre de texte, ces deux matières importantes seraient enseignées bien mieux qu'aujourd'hui. La raison en est toute simple :

Le maître qui a confiance en lui-même, qui a sa méthode, sa manière d'expliquer, d'atteindre l'intelligence de l'enfant, se moque du livre comme du Grand-Turc. Il a de l'initiative, il n'est pas l'esclave d'un texte quelconque.

A son tour, l'élève trouve quelque chose d'attrayant, de frappant, de prime-sautier dans cet enseignement direct. A l'exemple du professeur il s'efforce d'exprimer à sa manière ce qu'il a appris, ce qui lui donne de l'initiative ; car c'est un fait bien connu que l'influence personnelle exercée par le professeur sur l'intelligence, le sentiment moral et le caractère de l'enfant est énorme, tandis que l'influence des livres classiques, corps sans âme et sans intérêt, est absolument nulle.

Le proverbe dit : tel maître, telle école ? — On n'entendra jamais dire : Tels livres, telle école. Plus les livres sont perfectionnés, plus le professeur doit être capable. Il est donc impossible de faire jouer par le livre le rôle que le maître seul peut remplir.

Et voilà comment il se fait que c'est précisément dans les pays les plus avancés en fait d'éducation que les élèves ont le moins de livres de texte. Un professeur les trouve plus nuisibles qu'utiles.

La géographie s'enseigne sur les cartes, l'arithmétique des commencentants sur le boulier compteur, la lecture sur des tableaux imprimés et le tableau noir ; les modèles de de-sin sont les objets eux-mêmes, la leçon d'hygiène est une leçon pratique dont la salle de

classe fournit le sujet, et ainsi de suite sur toute la ligne.

Je prétends que dans un livre *unique* de 300 à 400 pages, coûtant environ 60 à 80 cts, on pourrait réunir tout ce que les élèves des écoles élémentaires et modèles doivent avoir *en imprimé* ; et qu'un livre ainsi rédigé selon les véritables besoins des élèves serait une sorte de *vade mecum* qui leur serait utile toute leur vie, s'ils ne poursuivent pas leurs études.

La vente des livres telle qu'elle se fait actuellement est une source de dépenses énorme, un abus, une absurdité, et bien souvent une exploitation en règle.

Soyons pratiques comme dans la province d'Ontario où on a adopté l'uniformité des livres, au grand avantage de tout le monde, excepté des ignorants qui se mêlent d'enseigner ce qu'ils ne savent pas. Nous en reparlerons.

MAGISTER

A TRAVERS LA "VERITE"

L'*Evénement* veut savoir "si ce sont les orangistes et les orangistes seuls qui gouvernent en ce p y. ?" C'en a bien l'air.

M. Tardivel est dans l'erreur. Ça nous a coûté \$10,000 par année depuis le 1er décembre 1892; et \$6,000 en beaux écus sonnants par-dessus le marché, pour apprendre que ce ne sont pas les orangistes qui conduisent le pays. Si vous nous dites que ce sont les castors, nous sommes avec vous.

* * *

Humble amour, par René Bazin, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

C'est un recueil de nouvelles. Le triple charme du récit, de la description et du sentiment se dégage de ces simples histoires, qui sont des souvenirs de Bretagne.

Pour une fois nous sommes du même avis que Tardivel. Il va probablement dire que ce n'est pas le cas. La preuve est facile à faire. Voilà déjà trois de ces nouvelles tirées de "Humble Amour," que nous publions dans le REVEIL. On nous a demandé comme faveur spéciale de publier la troisième, "Les trois peines d'un rossignol."

* * *

Au cours d'un article sur l'incartade du père Portelance, M. Tardivel trouve moyen de dire que c'est le devoir des pasteurs d'empêcher les catholiques de se servir des médecins protestants. Il a même un mot de blâme à l'adresse du révérend, avec une restriction, cependant. Voici ce qu'il dit :

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, l'évêque seul pourrait ordonner le refus des sacrements

et de la sépulture ecclésiastique aux fidèles qui auraient recours aux médecins non catholiques. Et si le prêtre dont il s'agit a réellement fait une telle menace, il est allé trop loin, et c'était son devoir de dire publiquement qu'il avait outrepassé ses pouvoirs.

Mais si ce prêtre s'était simplement contenté d'exhorter ses auditeurs à n'employer que des médecins catholiques ; s'il n'avait fait que leur montrer les dangers auxquels ils s'exposent en introduisant dans leurs familles des médecins non catholiques, il aurait accompli un acte de véritable charité qui ne demandait certes aucune rétractation ; loin de là.

ORTHODOXE.

TESTAMENT COMIQUE

On rit souvent des vieilles plaideuses qui encombrant les Salles des Pas Perdus de nos tribunaux, en canayen on appelle cela *le passage*, mais on ignore souvent quels trésors de philanthropie et quelles grandes âmes ont ces malheureuses créatures déformées par le papier timbré.

Un journal de Paris vient de relever un curieux document, c'est le testament d'une vieille fille dont l'existence s'est consummée en procès.

Il y a vingt-cinq ans que le testament était fait et elle n'y a pas touché.

Voici le texte de ce bizarre document, dont nous respectons l'orthographe :

Aujourd'hui, ce 22 mai 1871, je fais mon testament et, ne pouvant avoir le papier timbré de 1871, je n'est pu trouver que celui de 1869 ; dans la malheureuse circonstance où nous nous trouvons, la loi n'ayant plus cours, je crois que ma dernière volonté se trouvera exaucée.

Moi, Félicité-Louise Delagurde, dans ma libre volonté et en pleine faculté, seule chez moi je ferai légataire universels M. Berlincourt, la seule personne qui m'est montrée depuis la mort de mes pauvres parents l'amitié non finte mais vraie, ou plutôt de la pitié.

Je donne, ne connaissant où en sont mes affaires, le quart de ce que je dois au Palais de Justice, pour être mis en cause pour soutenir les pauvres filles comme moi et enfants mineurs qu'on voudrait frusté comme moi de leur bien, mais gagné légitimement par leurs parents comme les miens, l'autre quart à la prefecture de police pour le même cas. Un quart pour la police de sûreté pour ceux qui ont pris ma cause avec cœur et compris des garçons de bureaux de M. le procureur de la République et M. le procureur Général en plus je donne 20,000 francs pour le garçon de bureau qui était au cabinet de M. le procureur de la République, celui qui m'a parlé la première fois et que m'a envoyé auprès de M. le secrétaire, de M. Fourchy substitut et que l'année dernière il était encore employé auprès du cabinet de M. le procureur de la République un brun de cheveux et de peau et son garçon de bureau qui se trouvait au 1er lieu avec lui, qui se trouve mainte-

nant au cabinet du procureur général 3,000 fr. L'autre quart à la maison Dubois.

Quelle douce sollicitude pour ces deux garçons de bureau qui l'avaient reçue charitablement sans doute dans ses pérégrinations.

Mais tout le monde n'a pas le cœur aussi tendre et la testatrice avait des cousins éloignés, qui ont attaqué ce testament, en soutenant qu'il portait la trace d'un désordre complet d'esprit.

L'affaire est venue devant la 2ème chambre du tribunal de Paris qui a reconnu que le testament attaqué était l'œuvre d'un esprit mal équilibré ; mais il a déclaré que la volonté suprême des hommes devait être respectée, hors le cas de déviance avérée. Il a donc validé le testament.

C'est le garçon de bureau " brun de cheveux et de peau " qui va être content !

PETIT-JEAN

L'EDITEUR AU TEMPLE

L'incident qui suit se passait naguère au sein d'une petite ville de campagne.

Un pasteur désirant connaître les effets de la crise financière sur ses ouailles, terminait son sermon en disant : Je demande à tous ceux qui sont encore capables de payer leurs dettes de se lever de leurs sièges."

Toute l'assistance se leva à l'exception d'un seul homme.

Le ministre demanda alors à tous ceux qui n'étaient pas en état de rencontrer leurs obligations de bien vouloir se lever à leur tour.

Là-dessus on vit se dresser seul l'individu ci-dessus mentionné. Son regard annonçait la famine, ses habits étaient râpés et tout dans ses traits révélait les souffrances d'un homme qui lutte sans espoir contre les vicissitudes de la vie.

Le pasteur le regarda attentivement et en même temps avec sympathie.

" Comment se fait-il, mon ami, dit-il, que vous soyez le seul parmi tout ce monde à ne pouvoir payer vos dettes ?

" Monsieur, répondit l'individu avec un peu d'hésitation, je publie un journal et tous ces frères qui viennent de se lever sont mes abonnés et . . .

Le révérend l'interrompit subitement : " Priens," dit-il.

CAPUCIN.

Le gouvernement fédéral vient de passer un ordre en Conseil demandant à la législature du Manitoba, de changer la loi des écoles.

L'ARNACHIE DES HONNÊTES GENS

Ce n'est pas de celle dont se réclament les chevaliers de la marmite à renversement que j'entends parler.

An fond, elle m'effraye peu, elle ne m'effraye même pas du tout. C'est une sorte d'éruption cutanée qu'il sera facile de guérir en soumettant ceux qui en sont atteints à un régime sérieux de douches froides, en jet et en pluie.

L'anarchie que je redoute, qui m'obsède, celle qu'il faut combattre sans merci ni trêve, c'est l'anarchie des honnêtes gens et mieux, ou pis encore, l'anarchie des hommes de bien, de ceux qui se croient sérieusement obligés vis-à-vis de leurs prochains et que préoccupe noblement le désir d'être utile à quelqu'un et à quelque chose.

Faute d'un autre nom, et en attendant que vous m'en ayez indiqué un plus exacte qui habille au mieux ma pensée, j'appellerai cette anarchie : l'hypertrophie de l'individualisme.

Nous n'en mourons pas tous, mais nous en sommes tous frappés.

D'où la vanité de nos efforts vers le mieux et le peu de résultats que nous obtenons dans notre lutte contre les erreurs et les fautes et en faveur du progrès.

C'est un cliché déjà bien usé de déclarer qu'en présence de la marée montante des abus il ne faudrait rien moins que la coalition de toutes les consciences honnêtes pour construire une digue haute et solide afin de ne pas être noyé dans la boue. Pardon de ce style de pompier, mais il est richement commode.

L'habitant de Mars — si toutefois Mars est habité, ce que j'ignore et dont je me soucie fort peu — qui prendrait connaissance de notre presse, de nos discours, de nos écrits, depuis ces dix dernières années, ne manquerait pas de dire : "Voilà un pays où l'association sous toutes ses formes doit être fortement constituée. On n'y parle que d'union ! Quels braves gens ! Deux mains qui s'étreignent, tel est leur emblème."

Et puis, si cet habitant de Mars descendait au milieu de nous, il ne tarderait pas à s'écrier : "Par mon patron. Dieu de la discorde, ce que ces Canadiens sont étranges ! Ils répètent à tous les échos : unissons-nous, unissez-vous, et ils offrent ensuite le spectacle de la plus parfaite désunion, de l'anarchie, sur les questions vitales, et on n'en rencontre pas dix qui tirent dans le même sens. C'est comme au théâtre : Un groupe de soldats se campe fièrement sur le devant de la scène et d'une voix où résonne le cliquetis des épées chante à tue tête : marchons, courons, volons à la victoire, et se contente de marquer le pas.

Je vous le dis en vérité, ce défaut d'entente qui paralyse et stérilise tous nos efforts est dû à l'esprit anarchique qui est le propre des honnêtes gens.

Ne vous faites pas d'illusion, en effet. L'honnête homme de notre temps a ceci de particulier qu'il tient son point de vue pour le seul vrai ; il est convaincu qu'il est infaillible. que tout ce qu'il propose est parfait et, si on ne veut pas accepter ses idées, il reste persuadé que tout est perdu. Il ne sait pas renoncer à certaines de ses préférences pour faire cause commune avec ses semblables ; il n'est pas assez intelligent pour subordonner au pas. Monsieur l'honnête homme est un irrégulier, un anarchiste qui ne veut obéir à personne, pas même à ses pairs.

Ils sont innombrables les types de ce genre dans ce genre-là. Un cercle, une société, un journal se fonde pour réaliser un progrès que ces originaux désirent. Ils ne s'y affilent pas parce que, dans les statuts, on a mis un point virgule à la fin d'une phrase. alors qu'eux auraient mis un point. Du reste, le fondateur du projet porte sa raie sur le milieu de la tête et ils ne l'admettent que légèrement penchée du côté de l'oreille gauche.

En outre, il paraît que le secrétaire ne fait pas ses Pâques. Vous avez beau leur faire observer qu'on ne fait pas ses Pâques et rester très ferme dans ses convictions libre-échangistes ou se montrer très ferré sur l'importante question de l'influence des tuyaux de pipe sur le développement de la lèvre inférieure, et qu'après tout l'œuvre dont il s'agit n'a pas à discuter religion ou philosophie, qu'en suite de quoi vous n'avez pas à vous enquérir des croyances de ses membres ; rien n'y fera, ils n'en démordront pas et marchanderont leur appui à cette association parce que le bout du nez du concierge de la cousine en second du neveu du filleul de M. le Maire ne leur plaît pas.

On fonde un journal indépendant. Il ne touche pas aux fonds secrets, il ne vit pas de scandales, il ne publie pas des faits divers à faire rongir les chimpanzés du Parc Solmer, il ne débite pas en tranches quotidiennes des romans qui se sentent des lieux que fréquentent leurs auteurs ; un journal qui défend ce qui est propre, et qui engage en somme ses lecteurs, à se laver les mains et à n'avoir jamais à se laver la conscience.

Ce journal est, après tout, aussi bien renseigné qu'un autre, et ses rédacteurs ne sont pas plus bêtes que leurs camarades d'à côté ; vous comptez pour soutenir cette entreprise, digne d'intérêt, sur tous les honnêtes gens. Et si les honnêtes gens ne vous lâchent pas, c'est par l'unique raison qu'ils ne vous ont jamais soutenus. Pourquoi ? parce que X...., est légèrement radical ; Y...., un tantinet socialiste ; Z...., un Français ; W...., porte des chapeaux de castor ; quant au rédacteur en chef, n'en parlons pas, figurez-vous qu'il se coiffe comme je disais tout à l'heure.

“aussi, me racontait l'autre jour un homme, je ne lui ai pas mâché les mots : touchez-là, lui ai-je dit, vous n'êtes pas mon homme.”

Et nous continuons, nous, les honnêtes gens, à aller à la débandade. L'un passe à droite, l'autre file à gauche, le troisième se met en travers, le quatrième donne un croc en jambe au cinquième, mais nous continuons à chanter : l'union fait la force. Farceurs, va !

Ah ça ! quand donc comprendrons-nous que cette hypertrophie du moi nous perd, qu'une action n'est possible qu'à une condition : c'est que les membres subordonnent leurs petites et mesquines préférences au but poursuivi. Quand donc apprendrons-nous à nous renoncer nous-mêmes et à obéir ?

Sans doute, l'obéissance, voilà la grande vertu qui nous manque. Obéir, non pas à des hommes, mais à l'idéal qu'on a pour but de réaliser : qu'y a-t-il donc là de si déshonorant ?

Mais voilà, nous sommes anarchistes jusqu'à la moëlle des os, et notre horreur pour l'obéissance est telle que nous ne savons plus même aujourd'hui rester fidèles à notre idéal, ce qui ne serait, cependant, que de l'obéissance à soi-même.

Une pareille conduite peut s'excuser chez les gallinacées. Et encore quand trois poules s'en vont aux champs, si la première est par devant, la seconde suit la première et la troisième suit la seconde, tandis que nous... nous faisons comme le chien de Jean de Nivelle, nous nous sauvons dans toutes les directions quand le devoir nous appelle.

En vérité, chez des êtres qui se piquent d'être raisonnables, cette anarchie est le comble de la folie, à moins qu'elle ne soit le comble de l'égoïsme.

On prétend qu'il y a des spécialistes pour faire maigrir, n'en connaissez-vous pas pour guérir cette hypertrophie du moi ?

Qu'en pensez-vous, ohé ! les honnêtes gens ?

JUNIUS.

LES LIVRES

LA PETITE PAROISSE, PAR ALPHONSE DAUDET.

Mme Fénigan mère a tyrannisé son mari et annulé son fils. Pour conserver entière sa précieuse autorité, cette Agrippine bourgeoise a choisi sa bru dans un orphelinat. Mais Lydie, l'enfant trouvée, est une volonté qui, comprimée, devient une révolte. Par besoin de liberté, par mépris aussi pour son grand bébé de mari, elle se laisse enlever par le prince Charlexis Pauvergne, un gamin de dix-huit ans, dont l'esprit “a cent ans, en plus l'expérience d'une vieille danseuse et d'un mauvais prêtre.” Richard Fénigan,

l'abandonné, est d'abord blessé jusqu'à l'insensibilité : de même que la nouvelle le frappa d'une syncope, de même il ne se tire que lentement d'une sorte d'évanouissement moral. Il en sort enfin, tout rugissant de rage, tout sursautant de jalousie.

En vain, Napoléon Mérivet, un vieux mari trompé qui pardonna et qui, toujours attendri du souvenir de la beauté de son Irène, toujours triste à la pensée de sa mort, a bâti en son honneur une église, la Petite Paroisse, essaie sur lui des réflexions calmantes et des raisonnements sédatifs. Inutilement : il lui démontre, par son propre exemple, que l'amour peut pardonner et, tout en restant vaguement douloureux comme une ancienne blessure, cesser d'être méchant et jaloux. Plus inutilement encore sa mère s'étonne que le mépris n'ait pas tué la passion et que l'enfant en larmes ne se soit pas jeté dans les bras qui bercèrent ses premiers cris. Dans le cœur esseulé grandissent douleur et besoin de vengeance.

Ce n'est pas à l'infidèle qu'il en veut. Celle-là, il l'aime assez pour de mieux en mieux la comprendre et nous sommes tous des êtres si misérablement faibles, que nous expliquer c'est renoncer à nous juger. Mais contre le séducteur, qui est loin, il s'irrite ; contre sa mère, qui semble joyeuse de ne plus partager son fils, contre sa mère dont il comprend l'influence mauvaise et qui l'affole de ses soins et de ses consolations, il s'exaspère. Un jour, en une fureur, il lui crie son mal incurable et qu'il n'ignore pas que l'égoïsme et la maladresse maternelles en furent les causes principales.

En Mme Fénigan, la mère et la femme orgueilleuse sont frappés à la fois. A son tour, elle souffre : elle souffre de ne plus être la maîtresse de maison respectueusement obéie ; elle souffre de ne plus être la maman caressée et consolatrice, mais de se voir jugée et haïe justement par son fils ; elle souffre de voir pleurer le pauvre enfant qu'elle aima toujours d'un amour tyrannique, mais profond. Dolente et secouée de vellétés contradictoires, elle entre dans l'église de Napoléon Mérivet, dans cette “petite paroisse” qui, paraît-il, incline au pardon. Elle en sort apaisée et purifiée de tout orgueil. Elle réparera le mal qu'elle commit et, puisque son Richard aime toujours celle qu'elle lui perdit, elle la lui ramènera elle-même.

Charlexis, le jeune prince d'une perversité si mûre, n'a pas tardé à abandonner Lydie qui, dans un coin sombre de Bretagne, veut se tuer, s'étoile le sein d'un coup de revolver. Elle est entre la vie et la mort, la triste délaissée, lorsque sa cruelle ennemie, celle dont l'intolérable tyrannie la jeta hors de la maison qui pouvait être douce sur le chemin de la croix, vient lui dire : “Pardonne-moi et accepte le pardon de Richard.”

Mais est-il possible, ce pardon ? Suffit-il d'aimer et

de vouloir être bon, et d'aspirer à se reposer et l'apaisement pour tuer en soi la jalousie ? Demandez aux fiévreux si le désir du sommeil suffit à chasser l'insomnie. Avec une pénétration et une sympathie admirable, M. Daudet nous conte en tous ses détails affreux et touchants cette tragédie impuissante d'un homme qui ne réussit pas à pardonner, d'un cœur qui ne parvient pas à faire taire souvenirs et imagination.

Après des efforts déchirants et qui vont devenir cruels, Richard se déclare qu'amour et bonté seront inutiles tant que vivra Charlexis et, comme ses souffrances ne sont plus accompagnées de meurtrières fureurs, il s'éloigne, navré, demande le calme à un long voyage en compagnie de Napoléon Mérivet.

Quand il revient, il se croit guéri. Peut-être se trompe-t-il. Mais un brusque événement le sauve. Charlexis est arrêté dans sa vie de don Juan par un de ses gardes-chasses, le vieux Sautecœur qui, voyant un homme sortir la nuit de chez sa belle-fille, tue d'un coup de fusil le séducteur inconnu. Richard et Lydie seront peut-être heureux.

Analyser un livre est toujours trahir l'auteur : le lecteur s'imagine qu'on lui a fait tout connaître alors qu'on ne lui a rien dit, alors qu'on a supprimé la personnalité même de l'écrivain. Analyser un livre de M. Alphonse Daudet me paraît la pire des trahisons, et la plus multiple : le critique a l'air de conter ce que conte le romancier et il ne peut même tenter de reproduire le frémissement doux de ses phrases caressantes ou l'emportement soudain de ses violences. Et il est obligé de donner une idée fautive de l'invention si abondante et jaillissante ou de la composition d'une science si habile et si sûre.

Indiquer les épisodes ferait croire à un manque d'unité ; les omettre fait soupçonner quelque sécheresse. Expliquer comment et pourquoi ils font partie intégrante du sujet, l'enchérisent sans l'altérer, ce serait bien intéressant pour le critique, sinon pour le lecteur ; mais, pour démontrer et reconstituer ainsi un volume, il faudrait en écrire deux. Chez M. Daudet, il n'y a pas de comparses sacrifiés et les moindres personnages sont des types distincts, connus profondément, même lorsqu'ils sont les plus rapidement expliqués.

Telle *utilité*, comme M. Alexandre, le vieux l'arbinroublard et méchant, qu'une analyse ne nomme même pas, c'est une création inoubliable. Et la petite Sautecœur, la dernière maîtresse de Charlexis, comme elle est vivante et prenante. C'est encore la maigre silhouette du père Georges, "le pauvre de Lydie" ; l'abbé Césès, le prêtre naïf comme un enfant, mais d'une bonté si avisée et qui, tout en prêchant l'évangélique pardon, sait repousser les exagérations de la

"pitié russe" ; et le père de Charlexis, le vieux prince hérétique qui, paralysé, voudrait pourtant se battre à la place de son fils, éloigné du danger par les habiletés maternelles ; et la riieuse Elise ; et le juge d'instruction Pelcrous, si spirituellement croqué.

Mais, si les oublier est faire tort à celui qui est avec Balzac le plus grand créateur d'être-vivants de notre littérature, les nommer en désordre et sans expliquer leur présence, n'est-ce pas une calomnie à l'adresse du savant romancier ?

L'espace me fait défaut pour dire la solidité des principaux rôles : du malade Richard, si émouvant par ses faiblesses et ses fermes propos ; par ses inévitables rechutes et ses vaillants relèvements ; du guéri Mérivet, profondément touchant et grotesque un peu, un de ces nombreux personnages de M. Daudet qu'on "aime en souriant" ; de la pauvre Lydie, cette assoiffée de liberté, cette chèvre de M. Séguin, que son maître sauve toute sanglante des dents d'un loup plus cruel qu'affamé ; de Mme Fénigan dont la conversion est d'une psychologie si vraie et si pénétrante ; de Charlexis, le roué blasé, le jeune pessimiste qui n'a pas ouvert Schopenhauer, mais qui en est pourtant imprégné et qui pose à un ami philosophe la troublante question : "Moi, moi, qui ne sais rien, lu ou appris, comment suis-je au même point de lassitude et de décrépitude morales !... Probablement, les lourds bouquins qui vous ont désenchanté, il n'est pas besoin de les ouvrir pour les connaître... Il y a là un de ces inexplicables phénomènes qui transmettent en un jour, d'un bout du désert à l'autre, la nouvelle d'un grand événement."

L'étude de la jalousie qui fait le centre du livre est d'une vérité implacable. Il se trouve à chaque page des mots d'une profondeur effrayante : telle celui-ci qui échappe au pauvre Richard : "Pour une imagination de jaloux, il y a toujours flagrant délit !" Combien elle a secoué mes nerfs, étreint mon cœur et passionné mon esprit, la poignante tragédie qui s'agite meurtrière en l'âme blessée !

Au milieu de tous les mots pénétrants, de toutes les scènes dramatiques, de toutes les observations fines de tous les personnages vivants qui s'enlèvent de ces pages en vol frémissant et nombreux, se disputant l'admiration, ce qui me frappe peut-être le plus, c'est la rare union de la puissance et de la douceur : voici un livre *bon* comme un évangile et profond comme le plus pessimiste des philosophes.

Comment, avec une si cruelle connaissance des laidours humaines, peut-on faire encore une œuvre de tendresse et de pitié ? Il y a donc, pour celui qui sait, une autre attitude à prendre que celles en qui la naïve synthèse populaire résume toutes les âmes de

philosophes et on peut donc s'abstenir de pleurer comme Héraclite sans rire avec Démocrite ?

Sans doute : il suffit de ne pas oublier, comme l'un, qu'on est homme et de ne pas faire comme l'autre, un retour trop égoïstement douloureux sur soi-même : il suffit d'aimer d'autant plus que ces pauvres êtres trop semblables à nous qu'on connaît mieux leurs faiblesses étudiées alternativement par leur dehors et par notre dedans.

Ce qu'il ne faut peut-être pas moins admirer que sa philosophie aimante, c'est le courage de M. Alphonse Daudet. Qu'on y réfléchisse un instant : il n'est pas sans danger de prendre pour héros un mari trompé qui ne tue pas et qui ne pardonne pas non plus avec un de ces grands gestes faussement sublimes que nous applaudissons toujours et de choisir, pour héroïne, une femme adultère qui n'aime pas son amant.

Comment cette audace peut-elle être heureuse, comment ces personnages d'une vérité simple peuvent-ils intéresser non seulement ceux qui aiment à réfléchir, mais aussi ceux qui ne demandent au roman qu'une distraction ou des émotions ? Ceci, c'est le secret du maître des larmes et des sourires. Je pourrai le dire, ce secret, mais il me faudrait dire l'âme même d'Alphonse Daudet, montrer sa virgilienne sympathie pour les êtres et les choses. L'amour est communicatif et, parce qu'il les aime, M. Daudet nous fait aimer Richard et Lydie, Napoléon Mérivet et Mme Fénigou concertic ; parce qu'il les aime, il nous fait aimer la douce petite paroisse, où l'on pleure et où l'on pardonne : et le clos qui l'entoure où, sur des pierres abandonnées depuis la construction et toutes tiédies de soleil, viennent deviser de braves gens douloureux ; et la route de Corbeil, à laquelle il suit donner une vie harmonieuse et humaine, point écrasante comme les monstrueuses et bestiales menaces qui sont les choses de M. Zola.

La Petite Paroisse me semble devoir prendre place parmi les plus beaux livres de M. Alphonse Daudet : autant que tout autre, elle a le charme et la profondeur, la solidité et la grâce ; autant que tout autre, elle dit une fantaisie toujours souriante et une imagination d'une richesse sans cesse accrue ; autant que tout autre, elle exprime en ses qualités, qui séduisent du premier coup et qu'on aime de plus en plus, le créateur de tant d'êtres vivants et le plus vivant des écrivains.

HENRI NED.

LE DUEL

Les journaux français nous ont apporté la triste nouvelle de l'issue fatale d'un duel entre un journaliste et un officier.

Ce duel a duré deux secondes et le journaliste a été tué raide.

L'origine de la difficulté était des plus futiles, c'était une discussion sur une question de colonisation africaine.

Les journaux anglais qui rient si souvent de ces sortes de rencontres qu'ils appellent des *frunch duels*, trouveront peut-être que la plaisanterie n'est pas si drôle qu'ils le prétendent et que leur horreur du duel est surtout une prudence fort raisonnée pour leur très précieuse carcasse.

Ce n'est pas que nous soyons en faveur de ce préjugé idiot et meurtrier qui pousse nos amis de France, les armes à la main, les uns contre les autres.

Non, bien sûr, mais nous ne croyons pas que c'est avec des railleries que l'on mettra un terme à cette coutume barbare et sanguinaire.

Le duel est un anachronisme dans l'état de nos mœurs.

Le duel est ridicule ou odieux : ridicule, s'il se termine au premier sang ; odieux, s'il a pour résultat la mort d'un homme ou une blessure grave.

Il ne sert d'habitude, qu'à donner la notoriété à des gens qui ne pourraient l'acquérir autrement. Grâce à lui, des individus s'imposent, prennent le haut du pavé, dont la vie privée ou publique est un scandale, et leur voudrait la réprobation des honnêtes gens.

Et que dire de ces piliers de salles d'armes, qui, forts de leur science à l'épée, forts de l'impunité qu'elle leur assure, prodiguent l'insulte, diffament et calomnient ?

Si encore le fait d'avoir été sur le terrain pouvait être invoqué comme une preuve de courage ; mais on sait trop que tous ces spadassins ne sont que des fanfarons, et que, dès qu'un devoir sérieux se présente, ils s'empressent de se dérober.

Et quand même ? Entre l'homme qui a une longue pratique de l'épée et l'homme à qui ses occupations n'ont pas permis de se livrer au sport de l'escrime, il existe une disproportion qui révolte.

Le duel, le plus souvent, n'est qu'une forme de l'assassinat.

Pour toutes ces raisons, nous serions heureux qu'on abolît ce vestige du moyen-âge barbare.

On annonce que le Parlement Français va enfin être saisi sérieusement de la question.

C'est l'abbé Lemire, le député de Hazebrouck, fameux depuis l'attentat de Vaillant, qui va tenter cette œuvre de restriction sanitaire à laquelle avait échoué avant lui Mgr Freppel.

M. l'abbé Lemire, interrogé sur ses projets, les a exposés de la sorte :

« Ma proposition portera spécialement sur trois

points : le premier aura pour but de faire du duel un délit spécial, en dehors du droit commun. A ce point de vue l'erreur qu'on a toujours commise jusqu'à présent a été de vouloir faire du duel un délit ordinaire ; on aura beau l'inscrire ainsi dans les lois, le sentiment public protestera contre cette assimilation. On fera toujours une différence entre les coups ou blessures donnés à la suite d'une querelle, et le duel avec son appareil ordinaire de témoins, de démarches officielles qui le précèdent. Pour ce délit spécial, je demanderai des peines spéciales.

En second lieu, je supprimerai la publicité du duel, soit sous une forme de compte-rendu ou autrement, car il faut bien le dire, un grand nombre de rencontres n'ont lieu qu'en vue de la publicité et de la réclame dont on les entoure. Certaines gens aussi voient dans le duel, assez souvent inoffensif, le moyen de se faire décerner un brevet de bravoure. qu'ils seraient peut-être fort empêchés d'acquérir autrement. Mais ce qui est plus grave, c'est que le duel est parfois une " affaire." J'ai des exemples que certains hommes, véritables spadassins, ont cherché querelle à des gens fort paisibles, beaucoup moins exercés qu'eux, dans le seul but d'en obtenir de l'argent en évitant la rencontre.

Le troisième point tendra à créer, pour les différends qui motivent actuellement le duel, une sorte de tribunal arbitral. Je proposerai l'institution dans chaque profession constituée en corps, comme celle des gens de lettres, des journalistes, des avocats, des magistrats, des peintres. d'une Cour d'honneur, qui prononcerait souverainement dans les affaires personnelles que l'on confie actuellement aux témoins. Les décisions de ces tribunaux arbitraux seraient rendues publiques et les différends se trouveraient clos ainsi, tout aussi bien que par un duel, sans avoir comme celui-ci les inconvénients de toutes sortes auxquels il donne lieu.

Pour les affaires entre personnes n'appartenant à aucune profession constituée en corps, elles seraient réglées, de la même manière, par une Cour d'honneur désignée par avance à cet effet."

On voit, sans qu'il soit besoin de les énumérer, quantité d'objections qui s'opposent en foule aux excellents projets de M. l'abbé Lemire. Les plus graves obstacles sont assurément le secret des querelles que les intéressés ne voudraient pas toujours soumettre au tribunal arbitral et les difficultés qu'il y aurait à l'usage de celui-ci.

Nous n'espérons pas beaucoup des effets d'une législation contre le duel, en France, principalement, mais ce qui en est consolant c'est de voir le genre d'écrits qu'a provoqués cette discussion.

Tout le monde a donné son avis, et la majorité est bien opposée au duel.

L'article le plus curieux est celui d'un vieux bretteur comme Rochefort qui, dans l'*Intransigeant*, se prononce carrément contre le duel :

Non seulement ceux qui ne se battent pas se déclarent

les ennemis du duel, mais ceux qui se battent sont eux-mêmes obligés de reconnaître l'ineptie et l'incohérence de cette institution. Tous les journaux ont raconté que M. Le Châtelier s'était montré navré de la mort de notre confrère Fercher et qu'il avait, devant le juge d'instruction affirmé n'avoir cherché à toucher son adversaire qu'au bras.

Dans ces conditions, d'absurde qu'il a toujours été, le duel devient totalement incompréhensible. En effet, il serait à la rigueur admissible que deux hommes se rencontrent parce que, dans leur conviction, l'un d'eux est de trop sur la terre : " Nous nous gênons mutuellement ; nous tâchons de nous supprimer l'un l'autre." C'est féroce et sommaire ; toutefois, dans une certaine mesure, c'est logique.

Mais voilà un monsieur dont je serais désolé de causer la mort, et je me plante devant lui, tenant à la main une épée que je fais mon possible pour lui fourrer dans le corps. Si je ne veux pas le tuer, je n'ai qu'à rester chez moi ; et si, désirant ardemment qu'il continue à vivre, je fais tout ce qu'il faut pour qu'il meure, comment serais-je à la fois surpris et désespéré en le voyant passé à l'état de cadavre ?

Dans notre clan d'écrivains canadiens, nous croyons intéressant de citer à ce sujet l'opinion de Marc Sauvalle qui raconte dans *Louisiane, Mexique et Canada* un duel à peu près aussi foudroyant que celui de MM. Alis et Lechâtelier, duel où il a pris une part importante et qui provoque chez lui les remarques suivantes :

Oh ! maudit soit mille fois cet implacable orgueil, ce stupide amour-propre, ce point d'honneur idiot qui met en jeu une existence humaine pour satisfaire la galerie !

Ne me parlez jamais du duel. Je le hais !

Quand vous aurez vu s'éteindre aussi brutalement fauchée la vie d'un jeune compagnon ; quand une épée imbécile aura tranché sous vos yeux les jours d'un de vos semblables, vous comprendrez tout le dégoût qu'un homme peut ressentir pour ce faux préjugé que l'on prétend ériger à la hauteur d'une institution noble ou chevaleresque ; ou plutôt, que le ciel toujours vous préserve d'être obligé de remplir le pénible office que j'ai rempli ce jour-là ! (Page 146).

On a attribué à Marc Sauvalle tant de mauvais sentiments et de déplorables principes qu'il est bon de le faire connaître un peu mieux.

FRANC

Tous les jours nous recevons des plaintes nombreuses de tous les points de la province. L'on se plaint un peu partout que la distribution du journal est irrégulière. Nous remédions autant que possible à cet état de choses, sans espérance, toutefois, de jamais arriver à un résultat pratique. " Il faut écraser, non-seulement le journal, mais encore tous ceux qui y contribuent. Leurs enfants mourront de faim, mais il faut écraser." Tel est le mot d'ordre.

LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL

II

LES MAÎTRES-CHANTEURS

L'antique forêt montait vers nous de tous les points de l'horizon, toute sombre déjà : chênes, bouleaux, sapins, noyers, hêtres aux fûts creusés, confondaient leurs cimes et berçaient lentement l'innombrable peuple qui s'abrite sous elles. Le sommeil les gagnait. Un instant troublé par les cris des grands-dues qui s'élançaient hors de leur aire et s'éloignaient en décrivant des cercles au-dessus des bois, il ressaisissait bientôt la vallée. Alors mon maître chantait. Timidement d'abord et comme indécis il préludait, ébauchant des mélodies qu'il interrompait tout à coup. On eût dit qu'il cherchait son chemin comme les pigeons qui tournoient autour du colombier, et essayent plusieurs voies avant d'en choisir une. Puis, après une pause, inspiré, enivré, son petit gosier gris tendu vers les étoiles, il abandonnait au vent son âme harmonieuse. Plaintes, soupirs, notes éclatantes de la joie, phrase légère qui tremble et meurt, envolée soudaine de l'espoir, tout vibrait en lui. Il chantait sans jamais se lasser, jusqu'au jour, et les esprits de Dieu qui remplissaient l'espace, veillant sur les chaumières endormies, levaient en silence le doigt, pour bénir cet être chétif en qui vivait un si grand cœur.

Un savant, qui nous aimait sans nous comprendre, affirme qu'on peut compter vingt-quatre strophes différentes dans le chant d'un bon rossignol. Bonhomme, vous vous trompez, vous vous calomniez en voulant nous louer : ce n'est pas vingt-quatre, c'est mille, c'est un nombre incalculable de mélodies qui s'agitent en nous. Les autres oiseaux peuvent avoir des refrains : nous seuls savons chanter, et vous compteriez plutôt les cils d'or du soleil qu'on voit en fermant les yeux, que les variations d'un maître rossignol.

Je le sais bien moi qui, durant quatre mois, n'essayai tout le jour à reproduire ce que j'entendais la nuit. Certes, j'étais heureusement doué, et je travaillais vaillamment, mais, le temps d'apprentissage terminé, je me trouvais encore si inférieur à mon maître que je ne pus m'empêcher de le lui avouer tristement.

— Je n'oserai jamais chanter devant un homme, lui dis-je : il pourrait vous avoir connu.

Ma modestie lui plut.

— Je vois, me répondit-il, que vous êtes un véritable artiste. Allez, puisque le temps des migrations est arrivé. Moi-même je partirai bientôt, après un concert que j'ai promis de donner à un passage de palombes. Mais revenez l'an prochain, et j'achèverai votre éducation.

Je revins, en effet, l'année suivante, me remettre sous la discipline de mon vieux maître. Je lui empruntai plusieurs de ses secrets, j'appris ses mélodies favorites, et je conservai pourtant, même en le reproduisant, ce quelque chose d'oriental qui est le caractère de ma famille.

— Va, va, me dit-il, sur la fin de la saison : tu me dépasseras ; tu seras l'un des plus grands musiciens de notre race, et je serai fier de t'avoir formé, guidé, pré-

dit. Attache-toi au grand art, monte le plus que tu pourras... Quant aux succès humains, je ne voudrais pas tarir cette jolie source d'illusion où tu trempe avec tant de plaisir ta jeune tête, mais sache bien, mon ami, que beaucoup parmi les hommes sont incapables ou indignes de goûter la poésie pure de nos chants.

— Je n'ignore pas, répliquai-je d'un air entendu, qu'il y a trois sortes de gens pour apprécier les rossignols : les rois, les femmes, les poètes.

Il se mit à becqueter une poignée d'alizes qui étaient là, et ne répondit pas.

Nous volâmes une dernière fois au sommet du donjon, et la vallée entendit cette nuit-là deux rossignols qui tantôt alternaient, tantôt mêlaient leurs voix, et qui pleuraient tous deux.

Au premier lisère rose que l'aube fit couvrir au ras des collines, je pris congé de mon maître, et je m'élançai dans la brume qui couvrait encore le Rhin.

III

L'EMPEREUR

Je voyagais depuis un mois environ, quand j'aperçus un parc immense entouré de murs, au milieu duquel s'élevait un château, le plus beau que j'eusse rencontré. Demeure de roi, pensai-je ; il faut m'arrêter là.

Je fus confirmé dans ce projet par une jeune rossignollette dont je me sentis épris à première vue, sage, modeste et d'une distinction parfaite de formes. Nous convînmes de faire nid dans les grands tilleuls plantés sur huit rangs, et qui ombrageaient les allées les mieux entretenues du domaine. Je me réjouissais de voir apparaître un roi de la terre que j'imaginez vêtu de propre et d'or, couronné de diamants, entouré de sa cour. Quel auditoire ! et combien je comprenais peu alors la misanthropie de mon vieux maître ! Mon père avait raison, pensai-je, il aimait les rois ; leurs palais, sont, en effet, un séjour délicieux.

Cependant je fus étonné de ne pas obtenir plus vite le succès auquel je croyais avec droit. A l'heure où, perché près du nid, je commençais à chanter, les salles s'illuminaient là-bas : c'étaient presque tous les soirs des repas somptueux, des réceptions, des bals, dont le bruit arrivait par bouffées jusqu'aux tilleuls. Quelquefois les invités sortaient sur la terrasse ; le prince lui-même s'y montra, autant que j'en pus juger par l'empressement de la foule qui l'entourait et me le cachait. J'avais alors de grandes tentatives de me rapprocher du château et de jeter, au milieu de cet auditoire élégant et raffiné, les trilles vainqueurs de mes préludes. La gloire me poussait loin du nid. Mais le regard tranquille de ma chère couveuse m'y retenait. Elle n'aurait compris aucune ambition qui m'entraînât loin d'elle ; tout devait tenir dans le nid, la gloire avec l'amour, et sa naïve tendresse se rejoignait pour moi quand un pas humain faisait craquer le sable des allées.

Or, en quatre semaines, si j'excepte les jarliniers, il vint en tout sous les tilleuls deux pages qui riaient en lisant une lettre, une jeune femme qui monta dans un bateau et traversa le lac avec un beau seigneur, et trois palefreuiers qui se haignèrent en cachette. Le reste du temps les avenues demeurèrent désertes : les

rayons de la lune y remplaçaient les rayons du soleil, et c'était tout.

Je commençais à me plaindre du sort, quand une après midi, une douzaine de manœuvres armés de pelles et de râteaux entrèrent sous le dôme des tilleuls.

— Pas une herbe, pas une feuille morte, dit le chef, car l'Empereur va venir !

Et ils se mirent à travailler àprement.

Tout le bosquet s'émut : le gai répéta sur tous les tons, du grave au burlesque : "l'Empereur, messieurs, l'Empereur !" les paons essayèrent quelques rones étincelantes sur les pelouses ; les cygnes s'approchèrent du bord de l'eau en mirant leurs longs cols avec des airs penchés ; il n'y eut pas jusqu'à ma rossignol qui, pour mieux voir, s'avança sur ces œufs au risque d'en découvrir un et de l'empêcher d'éclore.

Comme elle était fort peu instruite des choses du monde, je lui expliquai le sens de ce mot nouveau pour elle :

— Les empereurs, lui dis-je, sont des hommes très puissants, qui gouvernent les États, et aiment les rossignols.

Elle se tint pour satisfait, et attendit l'heure de mon triomphe avec une entière confiance.

J'étais plus ému qu'elle, et je répétais en moi-même les plus belles mélodies que j'avais apprises au bord du Rhin.

Enfin, vers le soir, il se fit un mouvement à la porte du palais. Un groupe d'hommes sortit. Deux d'entre eux se détachèrent des autres, et s'acheminèrent lentement à travers les allées du parc. Le plus grand, taillé en colosse, portait un uniforme blanc. L'autre, très vieux, voûté, l'expression moins dure et plus fine, s'appuyait sur le bras de son compagnon, et je compris, au respect dont il était l'objet, que c'était là l'Empereur. Il portait un habit de ville. J'en fus presque honteux pour lui. Le faste oriental dont j'entourais les princes ne s'évanouit pas sans emporter quelque chose du prestige dont ils jouissaient dans mon esprit. Après tout, pensai-je, c'est un homme.

Ils s'approchèrent peu à peu, et entrèrent sous les tilleuls. Déjà fatigué, bien que le chemin parcouru ne fût pas de mille mètres, le vieil empereur fit signe qu'il voulait s'arrêter, et tous deux vinrent s'asseoir sur un banc, au-dessous de notre arbre.

Mon cœur battait d'émotion. Je me dressai sur une branche, dans une éclaircie du feuillage, à dix pieds de leurs têtes augustes, et, l'œil aux cieux, je commençai à chanter.

Je chantai bien, j'en ai conscience. Le petit tremblement qui agitait ma voix au début disparut assez vite, et les notes sonores, pures, s'échappèrent de mon gosier. Je fus tendre et élégant ; je cherchai à ramener, dans ces esprits accablés de soucis, la paix dont ils semblaient avoir grand besoin. Après quelques minutes je me tus, et je rebaisai les yeux vers ma compagne qui n'avait cessé d'observer l'auditoire.

— Eh bien ! lui demandai-je, qu'on disent-ils ?

— Rien encore. Ils paraissent ne point entendre.

— Fort bien, répondis-je, il leur faut la note héroïque, l'épopée, le drame où ils ont coutume de vivre : ô messeigneurs, je puis vous raconter une histoire tragique, écoutez-moi !

Je relevai la tête, et je racontai une légende pleine

de contrastes, délirante de joie et soudain traversée de larmes. J'y mis toute la passion, tout l'art dont j'étais capable, et je vis en finissant que ma rossignole me considérait avec admiration.

— Ils sont domptés ! m'écriai-je.

— Pas encore.

— Vous croyez ?

— Écoutez-les, mon doux maître.

Ils parlaient tous deux à mi-voix, l'empereur d'un ton exténué, avec un timbre mort, l'autre, qui devait avoir dans la poitrine la puissance du tonnerre, se contraignait pour diminuer son souffle et ne pas effrayer par sa prodigieuse vitalité la faiblesse énermée du vieux.

— Pensez-vous, disait l'un, qu'il y aura longtemps encore des rois ?

— Sire, répondait l'autre, ce que je sais bien c'est qu'il y aura toujours des sujets.

— Qui donc gouvernera ?

— Tout le monde.

— Alors, je plains tout le monde. Et je m'en vais plus volontiers à l'éternel repos ; mais s'avez-vous, prince, que vous n'y entrerez pas, vous ?

— Pourquoi, sire ?

— Vous aimez trop la guerre.

Le vieux souverain se prit à rire en tremblotant. Un éclair passa dans les yeux de l'autre, qui ressemblèrent à ceux d'une bête de proie.

— La guerre, répliqua-t-il : sire, vous lui devez tout !

Et après un silence :

— Je disais donc tout à l'heure qu'il fallait veiller au nord.

Comme ils étaient loin de toute émotion musicale ! J'en fus un peu froissé, mais surtout attristé pour eux. Peut-on avoir l'esprit si occupé des soins de la terre qu'on n'entende pas un rossignol qui chante à quelques pieds en l'air ?

Une ardeur nouvelle s'empara de moi. Je résolus à tout prix de secouer l'incroyable torpeur de ces deux hommes, et je repartis pour les hautes régions de l'inspiration . . .

Bientôt je m'aperçus que la conversation languissait. Tout bruit cessa, et j'eus la certitude qu'on m'écoutait. Par coquetterie, par reconnaissance aussi, je continuai à chanter, prolongeant ma victoire et leur plaisir.

Je ne m'arrêtai qu'à bont de forces. Alors mes yeux, quittant les étoiles, s'abaissèrent vers le nid.

Ma jeune couveuse était assoupie.

Je regardai plus bas.

L'empereur dormait !

Il dormait la tête renversée sur le dossier du banc, pâle sous la lune comme les habitants de ce séjour dont il avait parlé. L'autre, ayant débouonné sa tunique pour se pencher plus aisément, dessinait du bout de sa canne, des cartes de géographie sur le sable.

Cette aventure me causa un dépit profond. Elle désenchantait pour moi ce jardin qui m'avait paru si merveilleux tant que l'espérance et l'amour l'avaient habité ensemble. L'amour seul demeurait, et, dussé-je être accusé de blasphème par d'autres rossignols moins désireux de la gloire, l'amour ne suffit pas.

"Pauvre père, me disais-je souvent, si jamais mon chemin croise le vôtre, je vous dirai ce qu'il en est des

rois d'aujourd'hui. Ceux de votre temps sans doute avaient plus de loisir et de liberté d'esprit. Ils écoutaient le rossignol. A présent, ils dorment sur les bancs, épuisés d'âge et d'affaires. L'expérience me suffit. Au printemps prochain, je m'adresserai à quelque gentille demoiselle comme j'en ai vu passer, là-bas, sur la terrasse : c'est dans le cœur des femmes que doit vivre encore, ô mon père, le culte de toutes les poésies.

IV

FRIDA

L'hiver ensoleillé de l'Orient me rendit quelque confiance en moi-même. J'étais parvenu à séduire un vieux Turc, marchand de pastilles du sérail, qui se tenait à la porte d'une mosquée, sous un figuier où je venais souvent me poser. A peine avais-je ouvert le bec que je voyais le bonhomme se coucher sur le dos, ses grosses mains jointes sous sa nuque, et rire béatement, des heures entières, en m'écoutant. Il aurait ri tout le jour si je l'avais voulu. Pour me remercier, il apportait de petits morceaux de sucre qu'il estimait la meilleure récompense des artistes à deux ailes. Je ne lui en savais pas mauvais gré, et, plus d'une fois, je descendis jusque sur les basses branches pour y becqueter ses friandises avec un mouvement de tête et de queue qui signifiait, à ne s'y pas tromper : "Merci, bonhomme, Allah te protège !"

Cette conquête musicale, dont je ne m'exagérais pas l'importance, me parut d'un heureux augure.

— Femmes d'Occident, m'écrivai-je après avoir traversé le Bosphore, je ne repasserai pas cette mer sans emporter vos regrets !

Chemin faisant, je me demandais à quelle femme j'adresserais mes premières mélodies. Je me décidai pour une jeune fille. Mais de quelle nation serait-elle ? Irais-je chercher quelqu'une de ces belles Napolitaines dont l'image se mêlait aux premiers souvenirs de ma jeunesse ? une Espagnole toujours prête à chanter comme une guitare ? une Russe à demi sauvage, imagination ardente et légendaire ? une de ces Françaises qui ont de l'esprit, ou une de ces Allemandes qui n'en ont pas, mais qu'on dit tendres et rêveuses ?

Rêveuses et tendres, cela me fait pencher pour l'Allemagne ; Je voyageai jusqu'à ce que, sur le bord d'une rivière où la maison et le jardin se miraient, j'eusse rencontré une jeune fille parfaitement semblable au portrait que je m'étais fait.

Le père était tonnelier. Elle s'occupait du ménage. Ils étaient pauvres et de belle humeur : souvent chacun de son côté chantait sa chanson, l'un taillait ses douves de châtaignier, l'autre évitant la laine ou veillant à la marmite.

Le long de la rivière et tout près de la chambre de Frida, des peupliers avançaient leurs branches. C'est là que je me perchai, une après-dinée qu'elle travaillait à l'aiguille plus tard que de coutume, aux rayons du jour fuyant. Quand j'attaquai mes premières notes, elle releva ses yeux bleus et les tourna vers l'arbre, sa main qui tirait l'aiguille retomba lentement sur ses genoux, même elle rougit un peu, puis, laissant l'ouvrage couler à terre, elle vint s'accouder sur la margelle de la fenêtre.

Oh ! quelle joie s'empara de moi ! Quelle ivresse j'é-

prouvai devant cette femme uniquement occupée de l'invisible ami caché dans le peuplier ! Comme il me fut doux d'expérimenter enfin la puissance d'attraction dont mon père m'avait parlé comme d'un privilège de notre race !

Mon bonheur dura trois semaines. Chaque soir, je chantai pour Frida. Dans la journée même, j'allais souvent me percher sur les cercles de barrique empilés dans le jardin. En m'apercevant, Frida me souriait amicalement, et, faisant claquer ses lèvres en manière d'appel, disait :

— Chante, petit, chante donc !

Mais nous ne donnons nos concerts qu'aux heures silencieuses du crépuscule et de l'aube. Je la regardais travailler, admirant son activité calme, le bel ordre de la maison, l'alliance de tant d'humbles devoirs avec une rêverie si purement idéale, et j'oubliais souvent, tant elle me plaisait, de piquer les mouches qui bourdonnaient autour de moi.

Hélas ! hélas !

Un jour qu'elle m'avait paru plus gaie encore que de coutume, je ne la vis pas monter dans sa chambre à l'heure habituelle. "Elle est allée veiller chez quelque voisine," pensai-je. Pourtant, comme je sentais passer dans le vent les anneaux de fumée de la pipe du tonnelier, je voulus faire le tour du jardin. Tout le long de la bordure de groseillers, je sautais de branche en branche, et voilà qu'au fond, sous une tonnelle de buis, je découvris Frida et près d'elle un jeune roulier dont l'attelage s'était arrêté plusieurs fois auprès de la maison. Je croyais alors qu'il venait pour le tonnelier. . . . Pauvre naïf ! l'erreur n'était plus possible. Il causait bas à la jeune fille, qui souriait à ses paroles bien mieux encore qu'à mes chants. Elle avait pris sur ses genoux le beau fouet neuf de son ami, et ornait la poignée d'une tresse de rubans. A quelques pas de là le père fumait sa pipe en porcelaine peinte, sa forte pipe des dimanches, qu'il avait gagnée dans un tir à l'aigle, car il avait été remarquable tireur, le père de Frida.

Mon premier sentiment fut une sorte de jalousie, — comme un rossignol peut en concevoir. — Mais je me repris bien vite : "Non, rossignol, mon ami, puisque tu lui plais, tu vas plaire sans doute à celui qu'elle aime."

Alors je me mis à chanter pour eux des chants doux comme cette soirée de printemps, capricieux et légers comme les vrillos de houblon qui commençaient à tourner sur les haies.

Au bout d'un instant Frida s'interrompit de causer, et regarda de mon côté d'un air d'impatience.

Tout mon sang se plaça.

Je continuai à balbutier quelques notes sans suite.

— Hans, dit-elle en élevant la voix, chassez donc cet animal, je ne puis plus vous entendre !

Le roulier prit son fouet, le fit claquer d'une façon terrible, et je m'enfuis vers mon nid, tout en larmes.

La voilà donc, cette sympathie des femmes pour les rossignols ! La voilà cette intelligence de la poésie de nos chants ! Elle rêvait de Hans le roulier, la blonde Frida, et je m'imaginai que le pur amour de la musique l'emportait avec moi vers les sommets ; je servais d'accompagnement à ses amoureuses pensées, je lui semblais la voix du bien-aimé, et elle souriait, et elle rougissait : un merle eût eu le même succès ! Puis le

jour arrive où son fiancé lui parle, c'est assez, je deviens un importun, en un mot, — oh ! l'affreux mot, — qu'on chasse à coups de fouet, . . .

Je partis de très bonne heure cette année-là. Les devoirs de la paternité me retiennent seuls quelques semaines, mais à peine la couvée fut-elle drue, que je me mis en route. J'avais hâte de quitter ce lieu où j'avais été plus mal traité encore qu'à la cour de l'Empereur. Mon dernier regard vers la maison du tonnelier rencontra la noce qui sortait, les violons devant, les éclopés derrière, procession de la vie. Frida était ravissante sous ses voiles, un gros bouquet fleurissait son corsage.

— Femme, femme, murmurai-je en m'éloignant, la poésie ne t'est rien, qui n'a pas mon amour !

Triste, fuyant les villes et les villages, je me dirigeai vers l'Italie. Vous devinez mes projets : c'était d'y rencontrer mon père. Je retrouvai sans beaucoup de peine notre oranger natal. Le nid avait été changé de branche, mais non pas d'arbre. Mon père était là, bien vieilli : le gri de son plumage avait blanchi par plaques, le beau brun de son Jos tirait à présent sur le jaune de rouille, il déteignait, ce qui est un signe fatal chez nous.

Près de lui se tenait une rossignole d'âge moyen, qui me regardait durement. Je ne reconnus point là les jolis yeux noisette. Qu'était devenu ma mère ? J'appris bientôt qu'elle était morte de langueur en Egypte, au pied des pyramides dont le sable gardait son corps. Son dernier cri avait été pour moi.

Pour me dire ces choses, et beaucoup d'autres, mon père m'emmena à l'écart, à l'extrémité du bois. Il comprenait que la présence de cette nouvelle compagne, une marâtre pour moi, gênait mes confidences.

Et j'en avais tant à lui faire !

Il ne parut pas trop surpris de ma double mésaventure après de l'empereur et de Frida.

— Il serait injuste, me dit-il, d'envelopper tous les rois et toutes les femmes dans une même condamnation, parce qu'un empereur s'est endormi en t'écoutant, parce qu'une femme t'a chassé. En cherchant bien tu trouverais encore, sûrement parmi les femmes et peut-être parmi les princes, des auditeurs dignes de te comprendre, des adeptes de l'art pur, qui t'aimeraient pour tes divines mélodies. Cependant, mon enfant, il se peut que, de notre temps au tien, le monde ait changé. Il y a peut-être moins d'âmes tendres, moins de natures naïves, faciles à s'épanouir. . . . C'est un malheur.

— Que faire alors ? demandai-je.

— Renoncer aux applaudissements des hommes et vivre comme moi dans la solitude.

— Jamais, mon père, jamais avant d'avoir fait dire à une créature humaine un de ces mots que vous avez entendus si souvent, et qui consolent de tous les dédains, de toutes les fatigues, avant d'avoir fait louer Dieu par l'une d'elles de ce qu'il a créé les rossignols. J'irai vers les poètes.

(A suivre.)

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIFGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*

HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*

G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*

IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*

Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions, et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.
HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,
AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.
MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Desobliers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBE NK Y AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 1^o
PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317.
Telephone 2245.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Édifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, ACROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT
100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,
221—RUE CRAIG—221

LA SAISON — journal illustré des "Dames", le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 400 Gravures par 55 OBLIGÉS. 50 cent. par an. 15 de souscription. 2 de transport. 2 de l'abonnement. 22 années d'existence. Initiales, fleurs, et patrons.

LA SAISON publie, en outre des chromos de La Saison et ses décorations des gravures, un rayon-art nouveau, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte. No^s spécimens gratuits. — Abonnements : 50c 6 mois, 100c 1 an.

Agents à Montréal, **L.S. JOS. TARDIF & FRÈRES**, 1091 et 1093 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL. BOITE 274.



POUR RELIER LES FASCIOULES "NAPOLÉON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale, ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feront bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur montrer.

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.